



Revue

HISTOIRE(S) de l'Amérique latine

Vol. 15 (2022)

La découverte du Nouveau Monde : une ambiguïté durable

Éric TALADOIRE

www.hisal.org | janvier 2022

URI: <http://www.hisal.org/revue/article/Taladoire2022>

La découverte du Nouveau Monde : une ambiguïté durable

Éric Taladoire*

On ne découvre que ce que l'on cherche. Lorsque Colomb et à sa suite les *conquistadores* sillonnent le Nouveau Monde, ils ont beaucoup de mal à accepter l'idée qu'ils ne sont pas arrivés en Chine ou en Asie. Il faut pourtant, avec l'arrivée de Balboa sur les rives du Pacifique, se rendre à l'évidence : l'Amérique est un continent, riche en ressources, en espèces nouvelles, en civilisations inconnues. La recherche du passage du Nord-Ouest, pour contourner l'obstacle imprévu, voire gênant, que constitue l'Amérique perdurera jusqu'au début du XIXe siècle, jusqu'à l'expédition de Lewis et Clarke, et incidemment de Sacagawea, l'épouse shoshone de Toussaint Charbonneau, un trappeur canadien-français, guide de l'expédition, consciente, elle, de vivre en Amérique.

Confrontés à des réalités inconnues, les Européens, les Espagnols principalement, apportent avec eux leur vision du monde, leurs idées, leurs besoins. Ils plaquent immédiatement leurs préjugés, leurs connaissances et leur conception de l'exotisme sur une réalité totalement étrangère à leur univers. Les descriptions des premiers chroniqueurs parlent ainsi de tigres pour désigner les jaguars, de mosquées (*mezquites*) pour décrire les temples aztèques, de satrapes pour les prêtres, d'empereur pour l'Inca ou pour le *Tlatoani* aztèque, par une assimilation rapide avec Charles Quint. Tenochtitlan ne peut être que la Venise du Nouveau Monde. Leurs écrits foisonnent de telles références destinées à ramener l'inconnu au connu. Bien plus tard, d'ailleurs, au XVIIIe siècle, Buffon continue cette pratique « comparatiste » en assimilant de nombreuses espèces autochtones aux espèces animales de l'ancien monde : le jaguar est ainsi un lion, d'une qualité inférieure, tout comme le *jabali*, le cochon sauvage, un sanglier de moindre envergure.

* Centre de recherche en archéologie précolombienne, Université Panthéon-Sorbonne.

Ne nous leurrions pourtant pas. Pour le moindre conquistador, l'humanité des peuples préhispaniques ne fait aucun doute : leurs nombreuses concubines, à commencer par Doña Marina, la Malinche, la maîtresse de Cortés, tout comme les multiples victimes des batailles en sont pour eux une preuve vivante. Leurs compagnes, tout autant que leurs adversaires, sont sans nul doute des êtres humains. Aux yeux des lettrés, des hommes d'Église et plus concrètement des colonisateurs, le problème réside dans leur origine puisque les textes bibliques n'y font pas allusion. L'idée de Création telle qu'elle s'exprime dans la Bible et qui est à l'époque la base des connaissances scientifiques ne laisse que peu de place à l'existence d'une branche de l'Humanité qui se serait séparée des autres et qui ne descendrait pas de Noé.

Cette incertitude aboutit vite à la *Controverse* de Valladolid sur l'origine de ces peuples et surtout sur la manière dont il faut se comporter à leur égard. Faut-il les protéger, les évangéliser ou à l'inverse les intégrer dans nos civilisations, c'est-à-dire les exploiter ? N'oublions pas que sont en jeu des intérêts économiques et sociaux autant que religieux. La Controverse de Valladolid appartient à l'Histoire, mais le débat continue : il suffit pour s'en convaincre de consulter Internet pour se donner une idée des multiples théories fumeuses qui continuent à se propager, au sujet du peuplement de l'Amérique¹. Sans même aller jusqu'aux extraterrestres, on y retrouve l'Afrique, les tribus perdues d'Israël, les Carthaginois, les Vikings et tant d'autres, dont tout récemment la Chine, avec les pérégrinations de la flotte de l'amiral Zheng He dans le Pacifique. Bref, il était inadmissible aux yeux de bon nombre de gens que l'homme ait pu évoluer durant des millénaires selon deux processus parallèles, mais indépendants. Progressivement, pourtant, les lettrés du XVIe et du XVIIe siècles prennent conscience de réalités bien différentes et on assiste aux balbutiements d'une recherche ethnologique visant à décrire et comprendre les spécificités de ces cultures à tous points de vue étrangères, avec notamment les écrits de Las Casas (1552)², de Bernardino de Sahagún (1558-1577)³ et, pour le Pérou, de l'Inca Garcilaso⁴. Mais la politique espagnole de fermeture du Nouveau Monde à toute intrusion extérieure met rapidement fin aux discussions comme aux élucubrations.

Il faut attendre la redécouverte des grandes civilisations préhispaniques, au Mexique ou au Pérou, après l'Indépendance des Etats-Unis, puis des pays d'Amérique latine au XIXe siècle, pour que se ravive le débat. Après deux siècles d'oubli, les explorateurs du XIXe siècle, Stephens et Catherwood, Maudslay, Charnay, Squier et Davis et tant d'autres⁵ révèlent au monde la splendeur et la complexité des civilisations préhispaniques. Les preuves sont irréfutables, photos et documents à l'appui. Pourtant,

¹ À ce sujet, voir : Laming-Empeire 1980 ; Wauchope 1962.

² Las Casas 1995.

³ Codice Florentino de Bernardino de Sahagún, voir Dibble and Anderson (eds.) 1961-1982.

⁴ Garcilaso de La Vega 1633 : édition originale de la traduction française.

⁵ À ce sujet, voir : Bernal 1979 ; Willey and Sabloff 1993.

même pour des savants comme Brasseur de Bourbourg⁶, l'origine même de ces cultures reste mystérieuse et difficile à comprendre, voire à accepter.

Cette redécouverte se produit au moment même où se développent les grandes théories évolutionnistes de Darwin, Auguste Comte ou Marx, pour ne citer que les plus connues. Toutes ces doctrines se fondent sur le concept de progrès, à l'aune des critères européens, ce qui va de pair avec les premières tentatives de classification des cultures que l'archéologie et l'ethnologie débutantes commencent à documenter⁷. Il est symptomatique de constater que tous ces grands schémas évolutionnistes font une impasse quasi complète sur les mondes américains qui, presque par définition, n'entrent pas dans leurs cadres de pensée. Comment intégrer l'idée qu'il ait pu exister deux évolutions, et non une seule ? L'envisager serait scier la branche sur laquelle tous ces théoriciens sont assis. Qu'il puisse exister un monde fondé sur un autre système de valeurs, une technologie différente, des catégories sociales distinctes reviendrait à nier le concept même d'évolution. Il n'est d'ailleurs pas innocent que cette occultation scientifique aille de pair avec l'élimination presque systématique des communautés autochtones, aux Etats-Unis, mais aussi en Argentine, au Brésil ou dans d'autres pays.

Au Mexique, pour ne prendre que ce seul exemple, les théories positivistes prônées par les élites de la fin du XIXe siècle entraînent inévitablement, au mieux, une mise à l'écart méprisante des masses populaires indigènes. Le régime porfirien cherche à « blanchir » par l'immigration la population mexicaine, à l'europaniser, rejetant à la marge populations indiennes et métisses. Il faut attendre la Révolution en 1910 pour voir ces dernières occuper le devant de la scène. Dès lors, l'Indien acquiert une présence qui mérite d'abord que l'on se penche sur son histoire et qui nécessite son intégration dans la nation. On peut affirmer qu'avec la politique éducatrice de José Vasconcelos au Mexique et la création des prestigieuses institutions que sont l'Institut National Indigéniste et l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire, l'Indien entre dans la formation de l'identité mexicaine, même si cela ne signifie pas pour autant une amélioration de sa condition sociale. La situation du Mexique reste cependant exceptionnelle, et beaucoup d'autres pays d'Amérique latine ne suivront son exemple que beaucoup plus tard, sans parler des Etats-Unis qui pratiquent jusqu'à la fin du XIXe siècle une politique de ségrégation et même d'extermination.

Les explorations, le pillage archéologique puis les premières fouilles scientifiques entraînent pourtant l'arrivée en Europe et aux États-Unis de milliers d'objets, depuis des figurines et de petits objets jusqu'à des sculptures monumentales⁸, en passant par les inévitables collections de crânes et de momies⁹. Elles ne trouvent

⁶ Lebon 2015.

⁷ Schnapp 2000.

⁸ Voir : Gleason 2003 ; Mongne 2003 et 2018.

⁹ Garcia Bravo y Taladoire 2016.

naturellement pas leur place dans les musées d'art, aux côtés des « grandes civilisations », la Grèce, Rome ou l'Égypte, et sont le plus souvent reléguées dans les musées d'Histoire Naturelle : c'est le cas à Paris (le Musée de l'Homme), mais aussi à Toulouse, Berlin, Leyde, Londres ou même New York (*l'American Museum of Natural History*). Puisque les Amérindiens ont été éliminés par la conquête (le mythe du *Vanishing American*, très populaire au XIXe siècle), leur place se trouve indiscutablement parmi les vestiges des mondes disparus. La controverse publique qui a suivi l'ouverture du Pavillon des Sessions, au Louvre, en 2000, pour abriter provisoirement quelques pièces du futur Musée du quai Branly, reflète parfaitement cette dichotomie mentale entre les civilisations « nobles », classiques, celles dont nous nous considérons les héritiers légitimes, et les autres, exotiques, tout juste qualifiables de « curiosités ». Le même phénomène joue d'ailleurs partiellement pour la Chine ou l'Inde.

Il en résulte, aujourd'hui encore, une profonde ambiguïté dans la place qu'occupent les civilisations préhispaniques dans le cadre de nos institutions. Dans le contexte universitaire, on ne sait si les classer en Préhistoire ou en Archéologie des Périodes Historiques, en Ethnologie ou en Histoire de l'Art. Lorsque la Bibliothèque Nationale de France publie en 1999, une remarquable et monumentale Histoire de l'écriture, par un curieux lapsus freudien, elle en oublie presque l'écriture maya et aztèque, auquel n'est consacré qu'un maigre chapitre, qui n'est d'ailleurs pas à jour des connaissances. La BNF possède pourtant l'un des fonds les plus importants de manuscrits précolombiens après le Mexique¹⁰.

Depuis les années 1950, pourtant, l'intérêt pour l'archéologie précolombienne s'est accru, dans le cadre d'une nouvelle redécouverte, avec la multiplication des recherches sur l'ensemble du double continent. Même dans des pays où l'intérêt pour le passé précolombien restait faible, comme l'Amazonie brésilienne ou l'Argentine, les vingt dernières années ont vu se développer des travaux de grande ampleur qui révèlent de nouveaux aspects encore méconnus, comme l'abondance de preuves d'une agriculture élaborée¹¹. Au Pérou, les fouilles de grands sites comme Sipan, Moche ou Pachacamac apportent à foison des vestiges impressionnants : peintures murales, bijoux et masques en or, sans parler d'objets moins prestigieux, mais tout aussi révélateurs de civilisations complexes. Au Mexique et plus généralement en Mésoamérique, le nombre de sites identifiés s'accroît incessamment, avec de véritables villes néolithiques, comme Cantona ou Teotihuacan.

L'exemple le plus emblématique de cette nouvelle redécouverte reste évidemment les fouilles menées depuis 1978 au cœur de la métropole de Mexico, dans

¹⁰ https://www.google.fr/search?q=Amoxcali&ie=utf-8&oe=utf-8&client=firefox-b&gfe_rd=cr&dcr=0&ei=4xrOWfikJ4XUXrS

¹¹ Rostain 1991.

l'enceinte du *Templo Mayor* de Tenochtitlan¹². La civilisation aztèque, longtemps considérée comme pratiquement oblitérée du monde par les ravages de la conquête, puis par la croissance urbaine de la capitale, n'avait fait l'objet que de descriptions ou d'études fondées sur les témoignages des conquérants ou les rares documents préhispaniques parvenus jusqu'à nous. L'ouvrage de Soustelle¹³ sur la vie quotidienne à Mexico à la veille de la conquête est un des textes majeurs sur cette civilisation, encore considéré comme la référence jusque dans les années 1980. Il est désormais passé aux oubliettes, enseveli sous la masse des milliers d'objets qui sortent presque chaque jour des fouilles ou sur les évidences architecturales qui témoignent de la puissance des Mexicas.

Le public ne s'y trompe d'ailleurs pas, qui se précipite aux prestigieuses expositions qui sont présentées à Paris, Venise, Londres, Berlin, New York, Washington ou Tokyo. Au Musée du quai Branly, l'exposition sur Teotihuacan en 2009 a constitué le plus grand succès de l'établissement. Simple curiosité ? Recherche d'exotisme ? C'est peu vraisemblable, compte tenu des foules qui s'y pressent. Il est beaucoup plus probable que l'on soit en présence d'une véritable redécouverte de l'Amérique, d'une autre Amérique que celle des États-Unis. Au prix d'une intense activité et d'un énorme effort, notamment financier, les pays d'Amérique latine cherchent à valoriser leur passé en faisant découvrir au monde la splendeur et la richesse de leurs accomplissements. Cette diffusion s'accompagne d'une politique de protection du patrimoine, pour lutter contre les pillages de toutes sortes qui ont dévasté des régions entières. Depuis une vingtaine d'années, à l'image du Mexique qui a été un précurseur depuis les années 1950, la plupart des pays d'Amérique latine se dotent de législations strictes sur les fouilles clandestines, la protection du patrimoine, la réglementation des fouilles et des restaurations. Le Mexique dispose ainsi de laboratoires de protection et de restauration des pièces archéologiques d'un niveau équivalent à celui des laboratoires d'Europe, ce que nombre d'Européens ignore.

Bien plus, les historiographies nationales au Mexique du moins, commencent à refuser d'être évaluées à l'aune des découpages culturels et chronologiques de l'ancien monde. Que représentent, en effet, le Moyen Âge ou la Renaissance pour les civilisations néolithiques mésoaméricaines, qui ont développé indépendamment une écriture, des observations astronomiques et des calendriers beaucoup plus élaborés que ne le permettaient les connaissances européennes de l'époque, ou plus prosaïquement des agricultures complexes dont nous profitons encore des apports, de nos jours.

Pour en revenir à l'astronomie, la folie qui s'est emparée de nombreux individus, et même de quelques médias, en 2012, constitue un bel exemple, certes superficiel, mais réel, de cette redécouverte. Pour autant, il reste beaucoup à faire pour replacer ces

¹² Matos Moctezuma y Solís Olguín, 2003.

¹³ Soustelle 1955.

civilisations dans l'histoire de l'humanité. Il faut dépasser l'image de l'antiquité classique comme seule base de nos civilisations. Il faut accepter que notre civilisation soit l'héritière d'un monde complexe, en interaction permanente¹⁴. Mais pour cela, encore faut-il redécouvrir à nouveau les civilisations précolombiennes dans leur réalité.

Références citées

BERNAL, Ignacio. *Historia de la arqueología en México*. Editorial Porrúa, México, 1979.

DIBBLE, Charles E. and Arthur J.O. ANDERSON (eds.). *Florentine Codex*, (11 vols). The School of American Research, University of Utah Press, 1961-1982.

GARCILASO DE LA VEGA. *Le Commentaire Royal, ou l'Histoire des Yncas, Roys du Peru ; contenant leur origine depuis le premier Ynca Manco Capac, leur Etablissement, leur Gouvernement en paix & en guerre, leurs Conquestes, les merveilles du Temple du Soleil... Trad. par J. Baudoin*, Paris A. Courbé, 1633, in-4 : édition originale de la traduction française

GARCIA BRAVO, María Haydée y Éric TALADOIRE, « Más allá de los Archivos de la Commission Scientifique du Mexique. Las aportaciones de las bibliotecas y de los museo ». *Arqueologia Mexicana* 138, 2016, pp.78-86.

GLEASON, Miguel. *Patrimoine Mexicain en France*. Aeroméxico/ Instituto de México / FONCA-CONACULTA / Cerveza Corona, 2003. CD-Rom. Paris, 2003.

GRUZINSKI, Serge. *Les Quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*. La Martinière, Paris, 2004.

LAMING-EMPERAIRE, Annette, 1880, *Le problème des origines américaines. Théories, hypothèses, documents*. Cahiers d'Archéologie et d'Ethnologie d'Amérique du Sud, Université de Paris VII ;

LAS CASAS, Bartolomé de, *La destruction des Indes*. Chandeigne, Paris, 1995.

LEBON, Jean-Marie. *Charles-Étienne Brasseur de Bourbourg, premier grand mayaniste de France*. British Archaeological Reports, Archaeopress, Oxford, 2015.

MATOS MOCTEZUMA, Eduardo et Felipe SOLIS OLGUÍN. *Aztèques*. Citadelles et Mazenod, Paris, 2003.

MONGNE, Pascal. *Collections des Amériques dans les Musées de France*. Réunion des Musées Nationaux, Seuil, 2003.

¹⁴ Gruzinski Serge, 2004, *Les Quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*. La Martinière, Paris.

MONGNE, Pascal. Las colecciones de arte mexicano en los museos de Francia : historia y patrimonio comunes, In H. Salas Quintanal, M.C. Serra Puche y A. Vital (eds.) *El patrimonio: Dialogo cultural entre México y Francia/Le Patrimoine: dialogue culturel entre le Mexique et la France*, pp.101-140. Editorial UNAM (Coordinación de Humanidades), Ciudad de México, 2018.

ROSTAIN, Stéphen. *Les champs surélevés amérindiens de la Guyane*. Coll° La Nature et l'Homme, Centre ORSTOM de Cayenne/Institut Géographique National, Cayenne, 1991, 28 p.

SCHNAPP, Alain. *La conquête du passé : Aux origines de l'archéologie*. Carre, Paris, 2000.

SOUSTELLE, Jacques. *La vie quotidienne des Aztèques à la veille de la conquête espagnole*. Collection La Vie Quotidienne, Hachette, Paris, 1955.

WAUCHOPE, Robert. *Lost Tribes and Sunken Continents. Myth and method in the study of American Indians*. University of Chicago Press, Chicago, 1962.

WILLEY Gordon R. and Jeremy SABLOFF. *A History of American Archaeology*. 3rd edition. W. H. Freeman and Co., New York, 1993.